

Raoul Vaneigem : pour une vie libérée de l'économie

« L'instauration d'une société véritablement humaine postule la fin de l'économie comme forme d'organisation dominante, fondée sur l'exploitation de la nature et de l'homme » : dans l'entretien qu'il nous avait accordé (*La Décroissance*, n° 60, juin 2009), Raoul Vaneigem restait fidèle à la ligne qui a toujours été la sienne depuis son *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* (1967). La critique d'une vie quotidienne colonisée par la marchandise, et la nécessité de s'en libérer par l'entraide et l'autogestion. Patrick Marcolini – auteur du livre de référence *Le Mouvement situationniste. Une histoire intellectuelle* (nouvelle édition en poche à paraître aux éditions L'échappée) – revient sur la pensée de l'auteur belge, disparu cet été.

Le 28 juillet dernier, on apprenait la disparition de Raoul Vaneigem à l'âge de 92 ans – un homme dont le nom, pour beaucoup, reste associé à un ouvrage célèbre, le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, publié en 1967. Ce livre, qui a contribué à faire lever dans les esprits l'humeur révolutionnaire dont Mai 68 allait être la traduction en actes presque immédiate, recueillait, par son lyrisme, le meilleur d'une tradition allant du romantisme au surréalisme, pour l'associer aux perspectives tracées par les courants les plus radicaux du mouvement ouvrier, de l'anarchisme au communisme de conseils. À l'époque, Vaneigem faisait partie de l'Internationale situationniste, une avant-garde artistique qui s'était muée en un groupe révolutionnaire actif dans plusieurs pays ; et même si son œuvre ne se réduit pas à sa période situationniste (qui dura près de dix ans), c'est à cette source souterraine que nombre de ses écrits ont continué de s'alimenter par la suite. L'aura qui entourait son nom jusqu'à aujourd'hui, il la devait d'ailleurs à sa fidélité à ses idées de jeunesse : contrairement à beaucoup de « soixante-huitards », il n'a jamais renoncé à la critique des méfaits de l'économie de marché, et il n'eut de cesse de soutenir les efforts de ceux qui tentaient d'en entraver la marche folle, qu'il s'agisse des néozapatistes du Chiapas dans les années 1990 ou des anarchistes grecs lors de la révolte sociale qui avait soulevé le pays en 2010 – sans oublier, plus récemment, les « zadistes » et les Gilets jaunes.

Si Guy Debord, le fondateur du mouvement situationniste, a montré que le stade supérieur du capitalisme consistait, pour mieux écouler ses biens et ses services, à proposer aux individus de s'identifier à des objets ou à des vedettes et aux styles de vie qui leur sont associés – c'est

le sens du concept de « société du spectacle » –, Vaneigem, pour sa part, a décliné sa critique du même système sous l'angle d'une mise en accusation du « règne du quantitatif » – l'obsession de tout chiffrer, mesurer, calculer, afin d'aller plus vite, produire et consommer toujours plus – et d'une dénonciation de la « survie », c'est-à-dire de la « vie réduite aux impératifs économiques » (pour citer ses propres mots). On reconnaît là, déjà, une sensibilité qui sera plus tard celle de la décroissance. De la même manière que son appel à reconstruire une vie collective plus épanouissante en la fondant non plus sur l'échange, mais sur le partage et sur le don.

Autogestion et déconcentration

Il y a dans l'œuvre de Vaneigem un livre du début des années 1970 un peu oublié, qui n'a jamais été réédité – probablement parce qu'il le jugeait lui-même « très mauvais¹ ». Intitulé *De la grève sauvage à l'autogestion généralisée²*, publié sous le pseudonyme de « Ratgeb » (du nom d'un peintre de la Renaissance qui avait pris fait et cause pour la révolte des paysans allemands au XVI^e siècle), cet essai se présente comme un manuel d'agitation révolutionnaire, tout en esquissant quelques détails du fonctionnement d'une société post-capitaliste, ayant aboli l'État et le marché. Sous de nombreux aspects, le livre, c'est vrai, a mal vieilli : Vaneigem, s'il y critique la pratique du terrorisme, fait encore montre d'un rapport ambigu à la violence ; et l'essai n'est pas exempt de provocations gratuites, typiques de la surenchère à la transgression à laquelle se livrèrent les avant-gardes artistiques au XX^e siècle. Du point de vue de la décroissance, il peut aussi s'avérer décevant : on y retrouve une fascination constante pour le potentiel prétendument libérateur de la technologie, notamment à travers l'utopie d'une automatisation de la production.

L'ouvrage recèle pourtant une série d'idées qui tracent des perspectives au-delà de l'imaginaire progressiste du marxisme. Ainsi Vaneigem y appelle-t-il à « la renaissance d'un nouvel artisanat, la redécouverte de techniques anciennes perdues à cause de leur manque de rentabilité ». « De même que l'art de bien manger doit remplacer le simple besoin de se nourrir », écrit-il, « de même la recherche de la qualité dans les produits, les techniques et le style de vie va devenir



l'occupation essentielle de tous ». Il faut retrouver la dimension du plaisir dans la fabrication des biens de première nécessité, explique-t-il encore, ce qui permettra de dépasser la distinction entre travail et loisirs, et remplacer la notion de production comme catégorie séparée du reste de la vie, isolant les individus dans des tâches hyperspécialisées, par celle de « création collective ». Au fond, ce que Vaneigem décrit comme une disparition de l'économie par sa résorption dans la vie quotidienne, ce n'est rien d'autre que ce qu'évoquait Karl Polanyi lorsqu'il parlait de réenchantement de l'économie dans le social.

Dans son panorama de la société post-capitaliste, Vaneigem met aussi l'accent sur la nécessité de procéder à une « déconcentration agricole et industrielle » : d'un côté, éviter les agglomérations trop grandes de population, de l'autre, assurer « la pénétration dans les villes de zones agricoles telles que champs, pâturages, forêts, potagers, zones d'élevage ». Il imagine enfin le remplacement des usines par de petits ateliers de création et de montage, alimentés en pièces de base par « les industries de matières premières », ainsi que de « centres d'expérimentation » et de « machines éparées » pour que chacun puisse « réparer ou construire », et la multiplication « des cuisines ou des boulangeries banales, versions modernes des fours et moulins banaux du Moyen Âge, voire des greniers à blé ». Les activités pénibles résiduelles, elles, seraient prises en charge collectivement de manière à ce qu'elles retrouvent « le caractère de fête que revêtait, dans certaines sociétés agricoles, la corvée des moissons et des vendanges ».

Pour des microsociétés

On retrouve là le projet esquissé par Simone Weil dans *L'Enracinement* en 1943, celui d'une société faite d'« un grand nombre de petits ateliers, d'un ou de quelques ouvriers chacun, dispersés à travers la campagne », chaque atelier étant pourvu d'une « machine automatique réglable et à usages multiples », le tout étant la propriété

individuelle ou collective des travailleurs, au lieu d'être le capital des patrons – chaque ouvrier possédant en outre une maison et un peu de terre³. Un modèle de société décentraliste et autogéré aussi éloigné du capitalisme que du socialisme, précisait Simone Weil – mais qui ressemble fort à ce que prônerait Chesterton sous le nom de distributisme⁴ ou Aldous Huxley dans ses essais politiques méconnus⁵.

Ces propositions sont-elles restées lettre morte dans les écrits de Vaneigem ? C'est tout le contraire. Bien qu'on retienne plus souvent du situationnisme ses odes exaltées à la libération de tous les désirs, les germes déposés dans *De la grève sauvage à l'autogestion généralisée* n'ont cessé de lever dans la suite de son œuvre. En 2022, évoquant les jeunes qui retournaient dans les villages et les campagnes pour se consacrer à une agriculture « renaturée », au maraîchage ou à l'artisanat,

Vaneigem répondait à un journaliste : « Une évidence se fait jour : le mouvement d'émancipation universelle naîtra de petites entités fédérées, de microsociétés mues par la volonté de défendre et de développer le sens humain. C'en est fini de miser sur le grand nombre des protestataires, sur les foules trop aisément manipulables, sur les nations, les ensembles surpeuplés⁶. » Et dans un livre paru deux ans plus tôt, en réponse aux « black blocs » qui privilégiaient dans les manifestations la tactique de l'émeute, il affirmait ceci : « la construction d'un monde nouveau et la résolution de ne jamais renoncer démantèleront plus sûrement le vieux monde que l'affrontement rituel des lacrymogènes et du pavé⁷ ».

1 - Dans ses entretiens avec Gérard Berréby, Rien n'est fini, tout commence, Allia, 2014.

2 - Éditions 10-18, 1974.

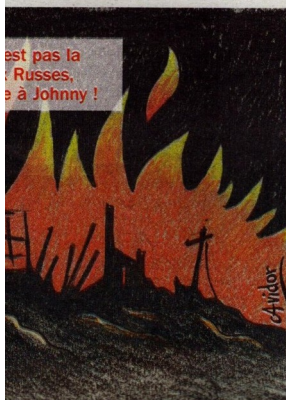
3 - Simone Weil, *L'Enracinement*, Gallimard, 1990.

4 - Voir notre texte sur lui dans *Aux origines de la décroissance. Cinquante penseurs*, L'échappée, 2020.

5 - Voir le recueil de textes d'Aldous Huxley, *Le Prix du progrès*, L'échappée, 2025.

6 - Raoul Vaneigem, « Contre le capitalisme, une révolution maraîchère », propos recueillis par Reporterre, août 2022.

7 - Contribution à l'émergence de territoires libérés de l'emprise étatique et marchande, Rives, 2018.



est pas la
Russes,
à Johnny !